



**Anton Tchekhov**  
**Œuvres**

II  
**Récits**  
**1887-1892**

TRADUCTION PAR ÉDOUARD PARAYRE  
RÉVISION DE LILY DENIS  
NOTES PAR CLAUDE FRIoux

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



ANTON TCHÉKHOV

*Œuvres*

II

TEXTES TRADUITS PAR ÉDOUARD PARAYRE,  
RÉVISÉS PAR LILY DENIS  
ET ANNOTÉS PAR CLAUDE FRIOUX

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© *Les Éditeurs français réunis and Éditions Gallimard, 1970.*



*Récits de 1887*



## LE CHAMPAGNE

### *Récit d'un chemineau*

L'année où commence mon récit, j'étais chef de gare d'une petite station de l'une de nos lignes du Sud-Ouest. Ma vie était-elle gaie ou ennuyeuse ? Vous en jugerez en apprenant qu'il n'y avait pas une seule demeure humaine à vingt verstes à la ronde, pas une seule femme, pas un cabaret digne de ce nom, et j'étais alors jeune, solide, bouillant, tête en l'air et stupide. Je n'avais pour me distraire que les vitres des trains de voyageurs et une saleté de vodka à laquelle les youpins mêlaient du datura. Parfois un joli minois apparaissait à la fenêtre d'un wagon et l'on restait figé comme une statue, le souffle coupé, les yeux fixés sur le train jusqu'à ce qu'il ne soit qu'un point à peine visible ; ou on entonnait jusqu'à plus soif de cette cochonnerie, elle vous abrutissait, l'on ne voyait plus passer les longues heures et les longues journées. Moi qui suis natif du Nord, la steppe me faisait le même effet qu'un cimetière tatar abandonné ! L'été, avec son calme solennel, le cri-cri monotone des grillons, le clair de lune diaphane, contre lequel il n'est point d'abri, elle m'accablait d'une sombre mélancolie, et l'hiver, sa blancheur immaculée, ses lointains glacés, les longues nuits et les hurlements des loups pesaient sur moi comme un cauchemar.

· Nous étions peu nombreux à la gare : ma femme et moi, un télégraphiste sourd et scrofuleux et trois hommes d'équipe. Mon sous-chef, un jeune homme tuberculeux, allait se soigner à la ville où il restait des mois entiers, me confiant son travail et, en même temps, le droit de toucher sa paie. Je n'avais pas d'enfants,

quant aux visites, on pouvait toujours compter dessus, et je n'avais d'autre ressource qu'aller chez mes collègues de la ligne et encore, pas plus d'une fois par mois. Au total l'existence la plus fastidieuse.

Je fêtais, je me souviens, le nouvel an avec ma femme. Nous étions à table, nous mâchions mollement et nous écoutions le télégraphiste sourd qui, dans la pièce voisine, actionnait son appareil à petits coups monotones. J'avais déjà bu cinq verres de vodka à la drogue et, ma tête alourdie sur mon poing, je songeais à mon ennui invincible, sans issue; ma femme était assise à mon côté, les yeux rivés sur mon visage. Elle me regardait comme seule peut vous regarder une femme qui n'a rien d'autre au monde qu'un beau mari. Elle m'aimait à la folie, comme une esclave, et elle n'aimait pas seulement ma beauté ou mon âme, mais mes défauts, mes colères, mon ennui et même ma cruauté lorsque, dans le délire de l'ivresse, ne sachant sur qui passer ma rage, je l'accablais de reproches.

En dépit de l'ennui qui me rongeaît, nous nous apprêtions à fêter le nouvel an avec une solennité inaccoutumée et attendions minuit avec quelque impatience. C'est que nous avions en réserve deux bouteilles de champagne, du vrai, avec l'étiquette de la Veuve Clicquot; ce trésor, je l'avais gagné dès l'automne lors d'un pari avec le chef de district, un jour où il nous avait invités à un baptême. Il arrive, au cours d'une leçon de mathématiques, alors que l'air lui-même se fige d'ennui, qu'un papillon entre par la fenêtre; les gamins secouent la tête et suivent son vol avec curiosité, comme si ce qu'ils voient n'était pas un papillon mais quelque chose de nouveau, d'étrange; de même, un champagne ordinaire, tombé par hasard dans cette gare où régnait l'ennui, nous amusait. Nous restions silencieux et regardions tantôt la pendule, tantôt les bouteilles.

Lorsque l'aiguille marqua minuit moins cinq, je me mis à déboucher lentement une bouteille. Je ne sais si la vodka m'avait enlevé mes forces ou si la bouteille était trop humide, je me souviens seulement que, lorsque le bouchon sauta bruyamment au plafond, elle me glissa des doigts et tomba à terre. Il ne s'en perdit pas plus d'un

verre parce que je réussis à la rattraper et à boucher du doigt le goulot écumant.

« Allez, bonne et heureuse année ! fis-je en emplissant nos deux verres. Bois ! »

Ma femme prit le sien et arrêta sur moi ses yeux remplis d'effroi. Elle avait pâli et son visage exprimait la terreur.

« Tu as laissé tomber la bouteille ? me demanda-t-elle.

— Oui. Qu'est-ce que ça fait ?

— Ce n'est pas bon, fit-elle en posant son verre et en pâliissant encore davantage... Mauvais présage. Ça veut dire qu'il nous arrivera malheur cette année.

— Ce que tu peux être commère ! dis-je avec un soupir. Toi, une femme intelligente, te voilà à radoter comme une vieille nourrice. Bois !

— Dieu fasse que je radote, mais... sûrement il va arriver quelque chose, c'est sûr ! Tu verras ! »

Elle ne porta même pas son verre à ses lèvres, s'éloigna et devint songeuse. Je débitai quelques vieilles phrases sur les préjugés, bus la moitié de la bouteille, fis quelques pas dans la pièce et sortis.

Dehors, dans toute sa beauté froide, déserte, régnait la nuit silencieuse et glacée. La lune et, près d'elle, deux flocons de nuages blancs pendaient immobiles, comme collés à la voûte céleste, juste au-dessus de la gare, et semblaient attendre quelque chose. Il en émanait une lumière légère, transparente qui effleurait la blancheur de la terre d'une simple caresse, tendrement, comme pour ne pas blesser sa pudeur, et illuminait tout : congères, remblai... Pas un bruit.

Je marchais le long du remblai.

« Faut-il qu'elle soit bête ! pensais-je en regardant le ciel parsemé d'étoiles brillantes. En admettant même que les présages disent parfois la vérité, que peut-il nous arriver de mal ? Les malheurs que nous avons déjà subis et ceux qui sont les nôtres aujourd'hui sont si grands qu'il est difficile d'imaginer pire. Quel mal peut-on faire encore à un poisson pêché, cuit et servi en sauce ? »

Un grand peuplier, couvert de givre, surgit dans la brume bleuâtre comme un géant drapé d'un suaire. Il me regarda d'un air sévère et lugubre, comme si, tout

comme moi, il comprenait sa solitude. Je le contemplai longuement.

« Ma jeunesse s'est consumée pour rien, comme un mégot inutile, continuai-je en moi-même. Mes parents sont morts que j'étais encore enfant, on m'a mis à la porte du lycée. Je suis de famille noble mais je n'ai reçu ni éducation ni instruction, et mon savoir n'est pas plus grand que celui du premier graisseur venu. Je n'ai ni asile, ni parents, ni amis, ni travail qui me plaise. Je n'ai aucune aptitude et, en pleine force de l'âge, je suis tout juste bon à boucher un trou comme chef de gare. Je n'ai connu dans la vie que déboires et malheurs. Que peut-il encore m'arriver ? »

Au loin apparurent des feux rouges. Un train venait sur moi. La steppe endormie en écoutait le grondement. Ma songerie était si amère qu'il me semblait penser tout haut, comme si le gémissement du télégraphe et le grondement du train en eussent été l'écho.

« Que peut-il encore m'arriver ? De perdre ma femme ? me demandai-je. Cela n'aurait rien de terrible. On n'échappe pas à sa conscience : je ne l'aime pas. Je me suis marié quand j'étais encore un gamin. Aujourd'hui, je suis jeune, solide, tandis qu'elle, elle s'est tassée, elle a vieilli, elle est devenue idiote, elle est bourrée de préjugés de la tête aux pieds. Qu'y a-t-il de bon dans son amour fade, sa poitrine affaissée, son regard fané ? Je la supporte mais je ne l'aime pas. Que peut-il arriver ? Je perds ma jeunesse, pour une prise de tabac, comme on dit. Les femmes ne passent devant moi qu'aux portières des wagons, comme des étoiles filantes. Je n'ai pas connu l'amour, je ne le connais pas. Mon courage, mes hardiesses, mes élans sont perdus... Tout s'en va en poussière et mes richesses, ici, dans cette steppe, ne valent pas un liard. »

Le train passa devant moi dans un fracas de roues et m'éclaira avec indifférence de ses fenêtres rouges. Je le vis s'arrêter aux feux verts de la gare, marquer l'arrêt une minute et repartir. Après avoir fait quelque chose comme deux verstes je retournai sur mes pas. Mes tristes pensées ne me quittaient pas. Si amères fussent-elles, on aurait dit, je m'en souviens, que j'essayais de les rendre

plus tristes et plus sombres encore. Vous savez qu'il y a des moments où le sentiment du malheur procure à certains êtres vaniteux et bornés une sorte de satisfaction et qu'ils vont jusqu'à en faire parade à leurs propres yeux. Il y avait beaucoup de vrai dans mes pensées mais aussi beaucoup d'absurdité, d'outrecuidance, et quelque chose de puérilement provocant à me demander : « Que peut-il arriver de mal ? »

« Oui, que peut-il arriver ? me demandais-je en revenant. J'ai l'impression d'avoir tâté de tout. J'ai été malade, j'ai perdu de l'argent, je me fais semoncer chaque jour par mon chef, je ne mange pas à ma faim et un loup enragé est venu dans la cour de la gare. Quoi encore ? On m'a offensé, humilié... et j'en ai offensé d'autres en mon temps. La seule chose que je n'ai jamais été, je crois bien, c'est criminel, c'est sans doute que je n'ai aucune aptitude pour le crime, car la justice ne me fait pas peur. »

Les deux nuages s'étaient éloignés de la lune et, arrêtés non loin de là, semblaient parler à voix basse de quelque chose qu'elle ne devait pas savoir. Un vent léger passa sur la steppe, apportant le grondement assourdi du train qui s'éloignait.

Ma femme vint m'accueillir sur le pas de la porte. Ses yeux riaient et tout son visage respirait la satisfaction.

« Il y a du nouveau ! me dit-elle à l'oreille. Va vite dans ta chambre passer ta tunique neuve : nous avons une visite ! »

— Qui donc ?

— Ma tante Natalia vient d'arriver par le train.

— Quelle tante Natalia ?

— La femme de mon oncle Simione. Tu ne la connais pas. Elle est très bonne, gentille... »

Je fis probablement la moue parce que ma femme prit un air sérieux et ajouta rapidement à voix basse :

« Bien sûr, cette visite est bizarre mais ne te fâche pas, Nicolaï, et sois indulgent. Elle est malheureuse. Mon oncle est un vrai tyran, un méchant homme difficile à vivre. Elle dit qu'elle ne restera que trois jours, pour attendre une lettre de son frère. »

Elle murmura encore un long moment je ne sais

quelles fadaïses sur le tonton tyran, sur la faiblesse humaine en général et celle des jeunes femmes en particulier, sur notre devoir de donner asile à tous, même aux grands pécheurs, etc. N'y comprenant rigoureusement rien, j'enfilai ma tunique neuve et allai faire connaissance avec la tante.

Je trouvai assise à table une petite femme aux grands yeux noirs. Ma table, les murs gris, le divan aux formes grossières... tout, jusqu'au moindre grain de poussière, se trouva rafraîchi et égayé par la présence de cet être nouveau, jeune, exhalant une sorte de parfum subtil, de beauté et de corruption. Que notre « tante » fût dépravée, je le compris à son sourire, à son parfum, à sa façon particulière de vous regarder et de jouer des cils, au ton avec lequel elle parlait à ma femme — une honnête personne... Elle n'eut pas besoin de m'expliquer qu'elle avait quitté son mari, que son mari était un vieil homme et un tyran, qu'elle était bonne et gaie. Je compris tout du premier coup d'œil, d'ailleurs je doute qu'il y ait en Europe des hommes incapables de distinguer du premier coup d'œil une femme d'un certain tempérament.

« Je ne savais pas que j'avais un aussi grand neveu ! fit-elle en me tendant la main avec un sourire.

— Et je ne savais pas que j'avais une si jolie tante », répondis-je.

On soupa une deuxième fois. Le bouchon de la seconde bouteille sauta bruyamment, ma tante vida d'un trait un demi-verre de champagne, puis, profitant d'une brève sortie de mon épouse, en revida un verre entier sans plus de cérémonie. J'étais ivre de vin et de la présence de cette femme. Vous rappelez-vous la chanson ?

*Oh ! mes beaux yeux noirs,  
Mon ardent miroir,  
Je vous aime tant !  
Je vous crains pourtant...*

Je ne me rappelle plus ce qu'il advint ensuite. Qui veut savoir les commencements de l'amour n'a qu'à lire romans et nouvelles, moi, je ne dirai que peu

de choses et toujours avec les mots de cette romance imbécile :

*Et votre splendeur  
M'a porté malheur !*

Tout alla au diable cul par-dessus tête. Je me souviens d'un tourbillon terrible, exaspéré, qui m'emporta comme une plume. Il me fit tourbillonner longtemps et balaya de la surface de la terre ma femme, ma tante même et ma vigueur. D'une gare au milieu de la steppe, il m'a jeté, comme vous le voyez, dans cette rue obscure...

Dites-moi maintenant : que peut-il encore m'arriver ?

## JOUR DE GLACE

Le jour des Rois on avait organisé, à X..., chef-lieu de province, une « fête populaire » de bienfaisance. On avait choisi la partie large de la rivière, entre le marché et l'archevêché, on l'avait entourée d'une corde, de sapins et de drapeaux et on avait aménagé tout ce qu'il faut pour patiner et faire du traîneau en plat et en descente. On avait vu le plus grand possible. Les affiches étaient gigantesques et promettaient une foule de divertissements : patinage, musique militaire, loterie sans perdants, soleil électrique, etc. Mais une forte gelée faillit tout compromettre. Dès la veille la température était tombée à vingt-huit au-dessous de zéro et le vent soufflait; on voulut renvoyer la fête, mais on renonça à la remettre, uniquement parce que les gens l'attendaient depuis longtemps et avec impatience, et ne voulurent pas entendre parler de renvoi.

« Voyons, si nous sommes en hiver, c'est pour qu'il gèle ! disaient les dames afin de convaincre le gouverneur, partisan du renvoi. Si quelqu'un a froid il trouvera toujours un coin pour se chauffer. »

Arbres, chevaux, barbes étaient blancs de givre; l'air même semblait craquer, incapable de résister au froid, néanmoins, aussitôt après la bénédiction de l'eau, les policiers transis étaient déjà sur la piste de patinage et, à une heure précise, le concert de musique militaire commençait.

Vers les quatre heures, au moment où la fête battait son plein, la bonne société de la ville se réunit pour se réchauffer dans le pavillon du gouverneur dressé au

bord de la rivière. Il y avait là le vieux gouverneur et sa femme, l'archevêque, le président du tribunal, le proviseur du lycée et beaucoup d'autres personnalités. Les dames avaient pris place dans des fauteuils, les hommes, groupés près de la large porte vitrée, regardaient patiner.

« Oh, saints du paradis, faisait l'archevêque ébahi. Quelles notes ils sortent avec leurs pieds ! Hé ! hé ! hé ! un chanteur n'en ferait pas autant avec sa voix que ces brigands-là avec leurs pieds !... Oh, il va se tuer !

— C'est Smirnov... C'est Grousdiev, faisait le proviseur nommant les lycéens qui passaient à toute allure devant le pavillon.

— Bah ! Il tient bon, le gaillard, dit en riant le gouverneur. Regardez donc, messieurs, voici notre maire... Il vient ici. Quel guignon ! Il va nous rebattre les oreilles ! »

De l'autre rive on voyait approcher, se garant des patineurs, un petit vieillard maigriot en pelisse de renard déboutonnée, une grande casquette sur la tête. C'était le maire, le marchand Eréméiev, un millionnaire natif de X... Bras écartés et recroquevillé de froid, il sautillait, tapait un pied contre l'autre, visiblement pressé de se mettre à l'abri. Soudain, à mi-chemin, il se courba, se glissa derrière une dame et la tira par la manche. Quand elle se retourna, il se rejeta de côté et, probablement satisfait d'avoir réussi à lui faire peur, partit d'un éclat de rire bruyant et sénile.

« Il est vivace, le petit vieux ! fit le gouverneur. Ce qui m'étonne c'est qu'il ne se soit pas encore mis à faire du patin. »

En approchant du pavillon, il pressa le pas, balança les bras, prit son élan, et, d'une glissade de ses énormes caoutchoucs, arriva à la porte même.

« Monsieur Eréméiev, vous devriez vous acheter des patins ! fit le gouverneur en l'accueillant.

— J'y pense ! répondit-il d'un filet de voix pointu, légèrement nasillard, en se découvrant. Mes respects, Excellence ! Votre Grandeur ! À tous les autres messieurs, longue vie ! Quel froid ! Pour du froid, c'est du froid ! Dieu lui pardonne ! De quoi mourir ! »

Tout en clignant de ses paupières rouges de froid, il

se mit à battre la semelle et à s'appliquer de vigoureuses tapes sur tout le corps comme un cocher transi.

« Maudit froid !... Temps de chien ! continua-t-il, la face épanouie. Un vrai supplice ! »

— C'est sain, fit le gouverneur. Le gel fortifie l'homme, le ragaillardit.

— C'est peut-être sain, mais on s'en passerait, dit le maire en essuyant son bouc avec un mouchoir rouge. Grand bien lui fasse ! J'ai idée, Excellence, que le Seigneur nous l'envoie pour notre punition, ce froid. L'été on pêche, et l'hiver, on expie... oui ! »

Il jeta un regard rapide autour de lui et joignit les mains.

« Mais où y a-t-il... de quoi se réchauffer ? dit-il en jetant alternativement des yeux inquiets sur le gouverneur et sur l'archevêque. Excellence ! Monseigneur ! Je parie que les dames sont aussi transies que nous ! Il leur faudrait quelque chose ! On ne peut pas rester comme ça ! »

Tout le monde leva les bras au ciel, disant qu'on n'était pas venu au patinage pour se réchauffer, mais le maire sourit et, sans écouter personne, appela quelqu'un du doigt... Un ouvrier et un pompier accoururent.

« Voilà, allez chez Savatine, leur dit-il à mi-voix et dites-lui de nous envoyer au plus vite de ce... comment ça s'appelle ? Ah, comment que c'est ? Enfin dis-lui de nous envoyer dix verres... dix verres de vin chaud... tout ce qu'il y a de plus chaud... ou du punch... »

Dans le pavillon on se mit à rire.

« Ça, c'est un régal ! »

— Ça se laissera boire ! marmotta le maire. Alors dix verres... Ah, et aussi de la bénédictine... et qu'il mette à chamberer deux bonnes bouteilles de rouge... Ah, et pour les dames ! Eh bien, dis-lui d'envoyer des pains d'épice, des noix... et puis peut-être des bonbons... Allez, file ! Vite ! »

Il resta une minute sans rien dire, puis se remit à pester contre le froid en se donnant des tapes sur tout le corps et en battant la semelle.

« Non, monsieur Eréméiev, disait le gouverneur, d'une voix convaincante, ne blasphémez pas, le froid de

Russie a son charme. J'ai lu récemment que beaucoup des qualités du peuple russe sont dues à l'immensité de nos espaces, au climat, à la lutte pour l'existence... C'est absolument exact !

— C'est peut-être exact, Excellence, mais on s'en passerait bien. Bien sûr, c'est lui, le froid, qui a chassé les Français, il nous permet de congeler toutes sortes d'aliments, les enfants font du patin... c'est vrai tout ça. Pour qui a le ventre bien garni et de bons habits, le froid n'est que plaisir, mais pour l'ouvrier, le mendiant, le pèlerin, l'innocent qui court les routes, c'est le comble des maux et des calamités. Un malheur, un malheur, Monseigneur ! Un gel pareil rend la misère deux fois plus rude, le voleur plus malin, le scélérat plus cruel ! A quoi bon parler ! J'ai soixante-dix ans passés, j'ai maintenant un manteau de fourrure, j'ai un poêle, du rhum, du punch en veux-tu, en voilà ! A présent le froid ne me fait rien, je n'y fais pas attention, je ne veux pas le connaître. Mais avant, Vierge Immaculée ! On frémit d'y penser ! Avec les années, ma mémoire s'est rouillée, j'ai tout oublié, mes ennemis, mes péchés, des calamités de toute espèce, j'ai tout oublié, tout ! mais le froid, je m'en souviens ! Et comment encore ! Après la mort de ma mère, je suis resté tout seul, un pauvre petit mioche, un orphelin abandonné... Plus de parents, ni de près ni de loin, des guenilles sur le dos, j'avais faim, pas de toit, bref, si nous n'avons pas la cité terrestre, cherchons la cité future... La chance aidant, j'ai trouvé à servir de guide à travers la ville à une vieille aveugle, pour cinq kopeks par jour. Il faisait un froid épouvantable ! Pas plus tôt sortis, la vieille et moi, qu'on endurait le martyre. Ah, Seigneur ! Au début on grelotte comme si on avait la fièvre, on se recroqueville, on sautille, puis les oreilles, les doigts, les pieds se mettent à vous faire mal. Mais alors comme si on vous tenait. Et tout ça ne serait rien, une bagatelle, une vétille. Le malheur c'est quand tout le corps se glace. Quand on a passé trois heures dans le froid, Seigneur, on ne ressemble plus à rien ! Les jambes coupées, la poitrine comme dans un étau, le ventre serré et surtout une douleur au cœur — y a pas pire. Le cœur vous fait mal que c'en est intenable

et votre corps se traîne tristement comme si ce n'était pas une vieille qu'on mène par la main, mais la mort elle-même. Vous êtes tout engourdi, insensible comme une statue, vous avancez et vous avez l'impression que ce n'est pas vous qui marchez mais un autre. Une fois qu'on a l'âme glacée, on ne se connaît plus : on cherche à abandonner la vieille ou à voler un croissant chaud à un éventaire ou à se battre avec le premier venu. Et quand on rentre du froid pour passer la nuit au chaud, ce n'est pas plus gai ! Au lieu de dormir on pleure jusqu'à des minuit. Et pourquoi on pleure, on ne le sait pas soi-même.

— Allons faire un tour de patinage avant qu'il fasse nuit, dit la femme du gouverneur que ces discours ennuyaient. Qui vient avec moi ? »

Elle sortit, suivie de tout le monde en bloc. Il ne resta que le gouverneur, l'archevêque et le maire.

« Reine des cieux ! Et le jour où on m'a placé comme commis dans une poissonnerie ! continua Érémiéev en levant les bras tandis que sa pelisse s'ouvrait toute grande. J'arrivais au magasin au petit jour... vers neuf heures j'étais complètement gelé, j'avais la gueule bleue, les doigts gourds à ne pouvoir déboutonner un bouton ni compter l'argent. On reste debout au froid, on s'engourdit et on pense : " Seigneur, il va falloir rester là comme ça jusqu'au soir ! " À midi déjà ça y était : j'avais le ventre serré et un point au cœur... Oui ! et quand je suis devenu patron, ça n'a pas été plus facile. Des gelées extraordinaires, un magasin comme une souricière, des courants d'air de partout ; j'avais une pauvre pelisse toute teigneuse, excusez le mot, pas plus chaude qu'une peau de poisson, elle laissait passer le vent... On s'engourdit des pieds à la tête, on s'abrutit et on devient soi-même plus dur que le gel : on tire l'oreille de l'un, si fort qu'on manque la lui arracher, on cogne sur le crâne de l'autre, on regarde le client comme si on était un malfaiteur, une bête fauve, on essaie de l'écorcher, et quand on rentre chez soi le soir, au lieu d'aller se coucher et de dormir, mais on est de mauvaise humeur, on se met à reprocher à sa famille le pain qu'elle mange, à faire du boucan et on se démène si bien que cinq agents ne suffi-

sent pas à vous tenir. Le froid ça vous rend méchant et vous fait boire plus que de raison. »

Eréméiev se frappa dans les mains et poursuivit :

« Et quand on portait le poisson à Moscou ! Vierge Immaculée ! »

Et il se mit à décrire, d'une voix entrecoupée, les horreurs qu'il avait endurées avec ses commis quand il portait le poisson à Moscou.

« Oui, soupira le gouverneur, la capacité de résistance de l'homme est étonnante. Vous, monsieur Eréméiev, vous portiez du poisson à Moscou, et moi, de mon temps, j'étais à la guerre. Je me rappelle un fait extraordinaire... »

Et il raconta qu'au cours de la dernière guerre russo-turque, par une nuit glaciale, le détachement dont il faisait partie était resté sans bouger treize heures dans la neige sous un vent pénétrant ; de peur d'être vus les soldats n'avaient pas allumé de feu, étaient demeurés silencieux, immobiles ; défense de fumer...

On se mit à évoquer des souvenirs. Le gouverneur et le maire avaient retrouvé de la vie, de l'entrain, et s'interrompant l'un l'autre, égrenaient leur passé. L'archevêque aussi raconta à son tour qu'étant prêtre en Sibérie, il se déplaçait dans un traîneau tiré par des chiens, qu'un jour, par un froid violent, il s'était endormi, était tombé du traîneau et avait failli mourir gelé ; quand ses *Toungouzes*<sup>1</sup> étaient revenus sur leurs pas et l'avaient retrouvé, il était à peine vivant. Puis, comme s'ils se fussent donné le mot, les vieillards se turent soudain, s'assirent côte à côte, perdus dans leur rêverie.

« Ah ! murmura le maire. On croit que le temps de l'oubli est venu, mais quand on voit les porteurs d'eau, les écoliers, les prisonniers dans leur pauvre sarrau, tout vous revient ! Ne prenons que ces musiciens qui jouent là-bas : je parie qu'ils ont un point au cœur, le ventre serré et que leurs instruments sont collés à leurs lèvres par le gel... Ils jouent en se disant : " Vierge très pure, il faut tenir encore trois heures dans ce froid ! " »

Les vieillards étaient devenus songeurs. Ils pensaient à ce qui, surpassant la naissance, le rang, la richesse et

## RÉCITS DE 1891

Les Garces	781
Le Duel	796

## RÉCITS DE 1892

Ma femme	913
La Cigale	964
<i>Notes par Claude Frioux</i>	993

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

**LES RÉCITS DE TCHÉKHOV  
DE 1887 À 1892**

*Notes par Claude Frioux*